

# Le myrte et la rose

Annie Messina



Editions Viviane Hamy, collection bis, 1992, ISBN : 2878581393

**Quatrième de couverture :** La rencontre du prince Hamid el-Ghâzi avec le jeune esclave révolté que le marchand Boutros, dans son dukkân, s'apprête à châtrer, ouvre ce roman d'aventures, ce conte des Mille et Une Nuits qui nous convainc que l'amour absolu est possible.

Dès le premier regard, un lien inexorable unit celui qu'on appelle el-Ghâzi – le Guerrier – à Shahin – le Faucon –, l'adolescent qui a perdu la mémoire. L'étrangeté de leur relation exacerbe les jalousies et les haines : celles de Harazad, le propre fils du prince, celles de l'ennemi ancestral, l'émir Hussein ibn 'Ali.

La collusion et la trahison anéantissent le royaume. Mais, tandis que Hussein se réjouit et croit avoir gagné, Hamid livrera une dernière bataille.

« Ce qui triomphe, c'est la valeur de l'amour. Et les diverses péripéties du roman nous importent moins, dans leur enchaînement de cruautés et de renversements que ces moments que le bonheur sauve. Peut-être parce que c'est ce que nous appelons l'éternité. »

Le Figaro, Claude-Michel Cluny

**Préface de René de Ceccatty :**

### LE PRINCE, LE FAUCON ET LA CONTEUSE

Comment une vieille dame sicilienne se fit passer pour un auteur arabe pour raconter l'amour fou du prince Hamid El Ghazi pour un jeune esclave

Certes, il y a eu avant elle Marguerite Yourcenar et la passion d'Hadrien et Antinoüs. L'Anglaise Mary Renault a également consacré la quasi-totalité de son œuvre aux amitiés masculines passionnées de l'Antiquité. Et la Japonaise Mari Mori ne pouvait concevoir d'autres héros de roman que deux beaux garçons qui s'aiment. Mais on a lieu de s'étonner que, pour ses débuts tardifs, une vieille dame sicilienne ait choisi de raconter l'amour fou du prince Hamid El Ghazi pour un jeune esclave.

Annie Messina craignait peut-être elle-même une clameur dont elle ne voulait pas. Elle préféra le mystère et l'anonymat. Elle décida donc de se faire passer pour un auteur arabe, Gamila Ghâli. Le Myrte et la Rose parut sous ce pseudonyme, avec le parrainage prestigieux de Leonardo Sciascia, qui garda le secret. Après les refus unanimes des éditeurs italiens, elle avait, en effet, proposé, sans y croire, son manuscrit à l'écrivain sicilien, avec lequel elle était entrée en contact pour la publication d'inédits de sa tante, la célèbre romancière Maria Messina (1).

Pour ne pas user d'un « passe-droit familial », elle se dissimula sous l'identité d'une amie égyptienne imaginaire. La mystification fonctionna si bien que le public italien crut même qu'il s'agissait d'un classique de la littérature arabe. Et pourquoi pas d'un nouveau chapitre du Délice des cœurs ?

Mais on ne décourage pas aussi facilement les paparazzi. Le subterfuge fut dénoncé et la vieille dame dévoilée. Elle avait soixante-douze ans, elle en a dix de plus maintenant que paraît la traduction française. Il s'agit en réalité d'une fausse débutante. Elle avait tenté une

première percée sous son vrai nom en 1938 avec un roman, *Le Voyage de noces de Maria Isabel*, qui fut suivi des *Chroniques du Nil* et du *Philtre magique* (2).

Puis le silence ou, plutôt, un travail intense mais obscur de traductrice. Et vient l'été 1981. Elle écrit en quinze jours ce petit chef-d'œuvre non identifié. Un prince va chez un marchand d'esclaves et y découvre un adolescent ravissant qu'il sauve de la castration. Un lien immédiat s'établit entre eux, plus magique et rituel qu'érotique. Le prince trace une longue balafre sur la joue du jeune homme, comme pour y imprimer sa marque et ordonner « *un attachement dont il ne comprendrait jamais le mystère* ». La romancière l'écrit plus loin, « *le vaincu n'était pas le blessé mais celui qui avait infligé la blessure* ».

Annie Messina connaît probablement la phrase de Wilde : « *Yet, each man kills the thing he loves* », « *Pourtant, tout homme tue l'objet de son amour.* » Elle en donne une version moins brutale et plus allégorique en comparant le jeune esclave à un faucon :

« *Si nous esquissons un geste, nous savons qu'un battement d'aile l'emportera très loin. Et notre seule façon de le posséder est de le tuer.* » Son roman est une longue variation sur ce thème, présenté comme une fable. Et son charme mystérieux tient sans doute à ce parti pris distancié et poétique, qui n'exclut pourtant pas, par instants, une certaine précision assez crue.

Annie Messina est sicilienne – la parenté de la Sicile et des Lumières n'est plus à prouver, et Sciascia ne nous aurait pas contredit ! On retrouve donc, naturellement, dans cette petite merveille, tour à tour le ton abstrait et conceptuel des moralistes et la fantaisie provocatrice des conteurs malicieux. Nulle grivoiserie pourtant. Pour écarter toute équivoque, la romancière met en scène un véritable pervers sadien, qui, enchaînant ses amants aux colonnes de son lit, jouit « *sans entraves d'une agonie amoureusement prolongée* ».

À la manière des convives du *Banquet* ou des « débauchés » de *La Philosophie dans le boudoir*, il propose cette explication de sa jouissance « L'infériorité naturelle de la femelle la pousse à se soumettre au mâle. C'est un plaisir bien plus subtil que d'abaisser celui qui devrait être ton égal. » L'auteur, inutile de le préciser, ne partage pas cette opinion. Ce qui anime ses héros est un idéalisme délicieux mais morbide : l'union parfaite ne s'atteint pas dans la possession physique, qui implique « *offense suprême* », « *humiliation* », « *gestes obscènes* », mais dans la mort. Hamid, en effet, n'est tenté qu'une fois de « *consommer* » l'amour qui l'attire vers Shahin le faucon. Selon la romancière et selon les protagonistes eux-mêmes, c'est un moment d'égarement qui ne rendrait pas justice à l'absolu de l'amour.

Cette curieuse façon de plaider pour l'absolu, Annie Messina, qui fut, à la sortie du livre en Italie, harcelée d'interviews, ne l'explique pas. Interrogée sur sa dernière lecture, elle dit qu'elle vient de pleurer en relisant la mort d'Hector dans *L'Illiade*. Tout au plus rappelait-elle qu'elle n'était tombée amoureuse qu'une fois à trente-neuf ans ; que cela avait duré dix ans ; que cela s'était mal terminé ; qu'elle ne s'était jamais mariée.

Quant au décor arabe, deux raisons peuvent être avancées. La première est biographique : Annie Messina, fille d'un consul général à Alexandrie, a longtemps vécu en Égypte, où elle a fait des études aux Beaux-Arts. La seconde est géographique. La civilisation sicilienne est hantée par les fantômes des *Mille et Une Nuits*. Les croisades et la mythologie carolingienne

ont donné, paradoxalement, du monde arabe une image anoblie, selon le principe chevaleresque que la victoire est d'autant plus glorieuse que l'ennemi est grand. L'œuvre de Bonaviri (3) est là pour témoigner de l'étonnante synthèse que la Sicile a opérée sur les apports des cultures grecque, arabe et normande.

Le roman suivant qu'Annie Messina a publié sur la lancée de ce succès, *Deuxième volume d'une trilogie islamique*, confirme son talent remarquable, sa connaissance très profonde de la civilisation arabe et, il faut bien le dire, le caractère obsessionnel de sa conception particulière de l'amour. Dans *Le Palmier de Rusafa*, une même fascination réunit un émir et un jeune vagabond au passé aussi énigmatique que le faucon de son court récit.

Les femmes y seront toutefois plus présentes. La parfaite clarté et la hauteur de ton y sont maintenues : on admire dans les deux ouvrages une sorte d'ingénuité délibérée dans la narration, qui rappelle le dépouillement et la nervosité du Roland furieux, à moins que ce ne soit tout bonnement ce qu'on appelle la noblesse sicilienne...

Le Monde, 17 juillet 1992 (4)

1. Publiée aux éditions Actes Sud.
2. Parus aux éditions Mondadori.
3. Notamment *Les Contes sarrasins*, publié aux éditions Denoël.
4. Annie Messina est morte à Rome, en 1995.